

Une page d'histoire...

La place « du mestier »

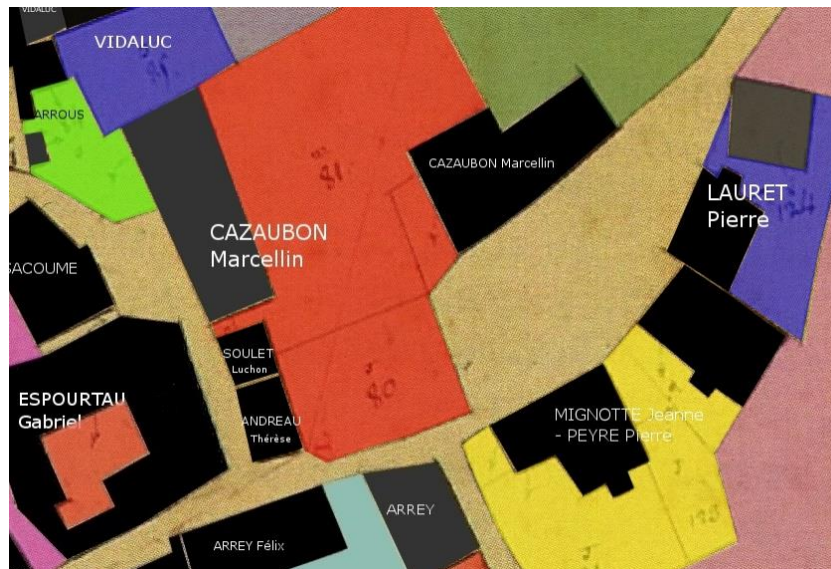
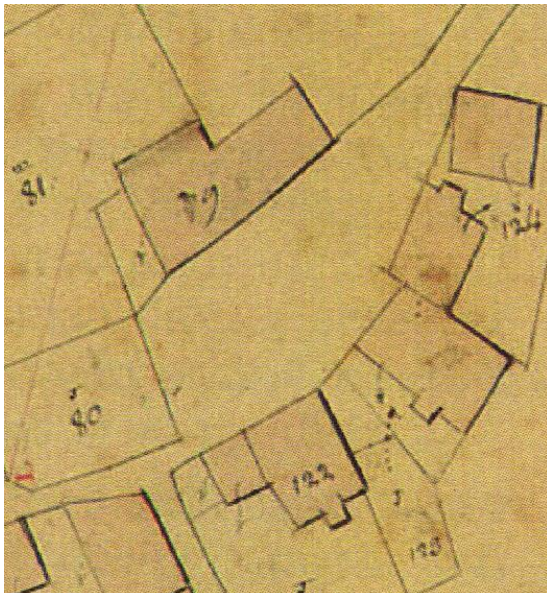
Le mestier ou « le travail » servait à la contention des chevaux, mulets et vaches de « la paire » qu'il fallait ferrer. La paire, ça a été le tracteur de nos anciens, tirant charrettes et charrues jusqu'aux années 1970.



Ce « métier » ne figure pas encore sur cette photo postérieure à 1920.

Marianette Cazaubon et Bernard Oustau sur la place.

Voilà la place sur le cadastre de 1837



Une auberge à Cazeaux...

En 1837, la maison Ladeveze appartient à Marcellin Cazaubon, c'est une auberge qu'il a tenue je ne sais jusqu'à quand. Il est mort en janvier 1868.

Il a eu 6 enfants, plusieurs mariés à Castillon. Reste au village sa fille Marie-Jeanne, mère de 3 filles, Marianette (mariée avec Bertrand Oustau), Pierrette (mariée à St Avenir) et Jacqueline mariée avec Simon Louis Ladevèze.

Nous trouvons un témoignage de l'existence de l'auberge dans la procédure d'une triste affaire de viol en 1853 :

« ...lequel me dit que ma sœur l'avait chargé de me dire d'aller avec lui la rejoindre à Cazeaux, à l'auberge Cazobon où elle s'était rendue ; je fus dans cette commune qui est à environ 2 kilomètres de St Avenir, le chemin était sillonné de promeneurs. Laborde fut à l'auberge Cazobon où je vis de la lumière, je restais dehors et ce dernier me dit que ma sœur n'y était pas, mais qu'il connaissait un chemin de traverse pour arriver à St Avenir, passant par Castillon... »

« ...le sieur Cazaubon Marcellin, aubergiste à Cazeaux qui nous a rapporté que Laborde Jean Blaize de Bagnères de Luchon avait diné chez lui le dix-neuf du courant et qu'après son dîner il était parti pour assister à la fête locale de St Avenir en lui disant qu'il reviendrait coucher chez lui avec trois ou quatre de ses camarades et qu'en conséquence il leur faudrait 2 lits... »

Cette auberge est beaucoup plus ancienne, avant Marcellin, son père Bertrand Cazaubon Lantrade était déjà aubergiste. Il l'avait probablement achetée à Pierre Estinés, fils de Barthélemy, le fameux aubergiste.

L'affaire Estinés avait fait grand bruit à la veille de la révolution : Catherine Estinés, accusée à tort d'avoir empoisonné son père, avait été condamnée à être brûlée vive sur la place de notre village en 1785 !



Elle fut innocentée 2 ans plus tard après bien des péripéties.

Mais c'est une histoire qui mérite plus de place pour en raconter tous les aspects. Plusieurs livres et articles ont été écrits sur le sujet, nous aurons l'occasion d'en reparler.

Rare photo de Maurice Meys vers 1902, avec le brandon dressé sur la place.

La maison « Mignote » (M. Mme Depond maintenant) dans son état originel, ainsi que la maison Capcarrère avant son agrandissement.

On y voit le bel orme qu'il a fallu abattre en 1989. Il devait avoir juste 200 ans car c'était probablement un « arbre de la Liberté » planté à la révolution.

Alain D'HAENE

